

**Marie Nimier** : Pour moi le livre continue, bien au delà du temps même de son écriture, comme s'il ne s'agissait là que d'un pré-texte, une matière vivante, mouvante, émouvante. Certains liens incroyables ont été révélés par ce livre. Je pense que le lecteur pourra continuer lui aussi à vivre cet étrange périple.

Le titre, « la Reine du silence », est venu vers la fin du travail d'écriture, il était pourtant évident, là, devant moi. J'aurais pu me dire « tiens mon père m'a envoyé une carte postale, elle était adressée à la Reine du silence, c'est un très bon titre » mais cela ne s'est pas posé ainsi. .... Je ne suis pas allée interroger les gens qui l'ont connu, par timidité sans doute, j'ai travaillé sur mes souvenirs, ou plutôt les bribes de ceux qui me restaient encore, car j'avais cinq ans à sa disparition. J'ai travaillé « de mémoire », avec toutes les approximations que cela implique, les dérives, les associations. À mon insu, le texte s'est organisé autour de deux thèmes récurrents : le silence, et la démarche, les pieds, ce qui tourne autour des chaussures... c'est à dire la langue et la marche, soit une chorégraphie muette et instinctive. Jusqu'à cette dernière anecdote qui est venue se poser à la conclusion de l'ouvrage, lorsque l'on m'a fait part d'une histoire concernant Frédéric Dard. Lui aussi avait emprunté la route de Normandie ce soir là, il a remarqué une voiture accidentée sur le bord de la route et s'est arrêté pour porter secours aux passagers. Mais les passagers n'étaient plus là – ne restait sur le bas côté qu'une chaussure d'homme abandonnée que lui et sa femme, délicatement, ont déposée dans l'épave... C'est à pleurer, un geste comme ça. Il s'agissait de la chaussure de mon père, Frédéric Dard l'apprendrait le lendemain par les journaux. C'est pour cette raison également que ce livre ne fût pas trop triste à écrire, car s'il remuait des choses très lourdes, en même temps il bénéficiait d'une sorte de grâce, les choses se tricotaient ensemble devant moi comme pour confirmer que ça valait la peine.

*t : On note une composition qui fait la place à une forme de lévitation : souvent des scènes et des personnages apparaissent comme en songe, et si chacun travaille le lien filial comme il le peut, votre lecteur s'y retrouvera pourtant toujours car on lui parle de lui aussi à travers l'exemple de deux autres ... Vous saviez que ce livre vous attendait et que les lecteurs attendaient ce livre de vous pour lui, votre père.*

**M.N** : Je savais que j'écrirais un jour ce livre, et il me semblait important de le faire aujourd'hui pour que des amis de mon père puisse le lire, et en penser... je ne sais quoi exactement. Ce livre est aussi une lettre à

leur intention, on ne s'est pas vraiment croisés, on ne s'est pas vraiment parlé jusque là... Je n'attends pas de révélations, sans doute, je n'ai pas forcément envie des les rencontrer, mais qu'ils m'écrivent, peut-être, pour continuer à croiser les liens.

*t : D'une certaine manière Roger Nimier intervient dans ce dialogue, à l'intérieur de la question que vous posez. Vos souvenirs lui redonnent une silhouette, celle que vous avez vue à cinq ans ; Au delà de l'attente critique ou du désir de voyeurisme, c'est pour chacun un livre sur la génération et ce qui se joue dans sa structure.*

M.N : Tout cela n'est pas réfléchi, prémédité. Dans mes romans, je travaille beaucoup avant même de commencer à écrire, je choisis un thème, je me documente, je dessine des axes, je construis des personnages, j'établis un plan... Rien de tel dans la Reine du silence. C'est l'inconscient, l'écriture au travail, le temps qui est en jeu... En revanche, j'ai beaucoup travaillé après, réorganisé, resserré surtout. Ce livre s'est fait en plusieurs étapes, une première version plus romanesque est passée à la poubelle, j'ai fait une consommation intense de kleenex, le tout aura duré quatre ans, et comme je le disais tout à l'heure, se poursuit encore maintenant, pendant que je vous parle...

*T : Et tous les livres auparavant ... ?*

M.N : Il y a plein de passerelles à découvrir, des thèmes récurrents à mettre à jour, des phrases qui se renvoient la balle. Les universitaires américains vont s'amuser !

*T : Deux langues se superposent dans le livre. Un registre enfantin, presque un babillage et la langue de l'auteure, très confirmée. Il y a aussi la proximité de l'accident et vous et votre frère, tous deux dans l'attente de la nouvelle et son refus.. Les deux langues cohabitent ensemble depuis longtemps semble t'il...*

M.N. : Les mots, ça n'alourdit pas. Nommer, ça allège. Ecrire le mot carafe ça prend moins de place qu'en mettre une dans son placard !

*T : La lecture est troublante... Le lecteur met ses pas dans les vôtres qui mettez les vôtres dans ceux de votre père On a des réponses de*

*loin en loin. Par exemple, les suicides, les tentatives de l'un et de l'autre, trouvent là une configuration romanesque presque évidente...*

M.N : Les informations sont arrivées au fur et à mesure, j'ai retrouvé par hasard des lettres de mon père me concernant, assez effrayantes en vérité, des images enfouies, ce qui fait que ce livre a une véritable actualité pour moi. J'ai gardé ce rythme, cette idée du livre qui s'écrit au jour le jour, aussi des éléments sont placés en miroirs dans des chapitres assez distants. Pour rendre les choses supportables, j'ai aussi parlé de mes propres enfants, de nos lectures partagées, comme pour dire que la reproduction du malheur n'est pas inéluctable.

*T : Après avoir sauté du Pont de l'Alma, vous racontez que perdez une carte d'identité, vous laissez une chose de vous dans le silence et la profondeur de la Seine. Ce livre est une carte d'identité retrouvée?*

M.N : Ce sont des indices, des éléments. Je n'ai pas de secret, que je préserverais. J'ai simplement écrit tout ce que je ne sais pas moi même, ou que je ne savais pas savoir, et qui est contenu dans le langage. Il y a plein de choses que je n'ai pas racontées parce qu'elles ne sont pas revenues à la surface au moment de l'élaboration, et d'autres que j'ai laissé dans les dossiers, car ce n'était pas suffisant qu'elles aient existées et qu'elles aient été « vraies » pour trouver une place dans ce texte, il y avait manifestement une autre mécanique...

*Et les leçons de conduite ?*

C'était une... expérience de vie intéressante, même si je n'ai toujours pas mon permis ! Quelque chose comme l'apprentissage d'une nouvelle langue. Une expérience d'humilité, aussi, quand on se trouve confronté à ses propres limites, alors que pour tout le monde autour de vous conduire est... un jeu d'enfant. Je me sens vraiment handicapée à cet endroit-là. Le moniteur avait diagnostiqué l'une des failles de mon comportement au volant : je m'arrêtais de respirer dès que j'étais confrontée à une situation difficile. Il me disait « Respirette ! il faut que vous respiriez avant de passer une vitesse ». Est-ce que je faisais pareil dans la vie ? Est-ce que j'étais en apnée dès qu'un obstacle se présentait ? En apnée, c'est à dire au cœur même du silence ? Quelque chose qui ressemble à la mort... Ce corps bloqué, terrorisé, en suspension devant le danger, s'est déplacé dans le livre...

*T : Au delà de cette composition savante et somnambulique, onirique, où fiction et réel sont superposés , on peut se demander comment se nomme ce livre, récit, roman, conte ?*

M.N : C'était une des grandes questions après la remise du manuscrit... Hélène de Saint Hippolyte, mon attachée de presse, me disait « Ma Marie, qu'est ce qu'on dit ? Roman, récit ? », je lui disais, non non tante Hélène, on ne met rien, le mot récit renvoie à un travail trop linéaire, trop proche de la réalité, ce n'est pas un témoignage non plus parce qu'il y a beaucoup de fiction dans cette histoire, c'est peut-être un essai, mais dans le sens premier du terme : une tentative. Mais on ne peut pas écrire « tentative » sur la couverture blanche, non, vraiment pas. Alors quoi ? J'en revenais toujours à cette idée : c'est un livre, je ne trouvais pas mieux pour définir la Reine du silence, un livre (un endroit où on se livre ?). Il y a cette chose aussi... cette similitude entre lire, et lier...

*Quelle est la place de la fiction ?*

La fiction n'est pas à l'endroit des choses inventées, mais dans le choix des épisodes. C'est comme si je ne montrais pas le tableau, mais des détails du tableau. Pas le puzzle, mais seulement quelques pièces du puzzle. Si j'avais voulu témoigner j'aurais dû aller voir des témoins, des amis de mon père, j'aurais cherché à être le plus près possible de « la vérité », ce qui m'aurait terriblement embarrassé. Je ne suis pas dans La Vérité, je suis dans la vérité des premières années, une vérité morcelée, celle de l'enfant qui voit les choses avec les éléments de compréhension dont il dispose... Pour prendre un exemple, lors de l'annonce de la mort de mon père, ma mère nous a dit : « votre père a eu un accident de voiture, on l'a conduit à l'hôpital, et il est parti ». Et pour nous, les enfants, c'était clair : notre père avait changé de vie, il était parti loin, très loin, mais il pouvait toujours revenir. Est-ce un contresens ? Ma mère, après avoir lu le livre, m'a dit: « bien sûr, vous saviez qu'il était mort » oui mais non, on a voulu ne pas voir, et c'était d'autant plus facile que nous ne sommes jamais allés sur sa tombe. Ces associations, ces contresens, ces manières de voir littérales sont celles de l'enfance, je les ai retrouvées par l'écriture, j'ai plongé à l'intérieur de ces sensations.

*T : la Reine du silence parle... parfois s'exprime. Elle écrit ?*  
(la question ne correspond pas à la réponse...)

M.N : Certains amis m'ont dit après la lecture de ce livre : l'ambivalence, l'ambiguïté, le malheur, la violence de Roger Nimier, personne n'en avait jamais parlé comme cela...Cela m'oblige à comprendre ce qu'est l'autobiographique, le romanesque, cela m'aide à comprendre ce que font les gens aujourd'hui quand ils parlent d'eux . Le livre de Le Clezio sur son père, l'Africain, lui qui a à peine connu son père qui était un père légendaire aussi, c'est magnifique. C'est vrai que quelque chose se révèle quand on parle de l'enfance de cette façon là. Une autre voix apparaît... Je ne sais pas si cela vous fait cette impression mais quand on est amoureux, la vie est exactement comme ce livre, tout se relie, tout fait sens, avec ce livre tout fait sens et écho.

*T : Un enfant, c'est aussi une paire de chaussures trop petites. L'enfant ne dit rien, aussi parce qu'il ne comprend pas que ses chaussures sont trop petites...*

M.N : Pour moi, ce sont les enfants qui apportent le rythme ; le temps est rythmé par les enfants. L'écriture vient alors se mettre dans les silences. Quand ils étaient petits, pour moi c'était trop de bruit. Ecrire, c'était la bouffée d'oxygène, on est mal préparés à la petite enfance. On est dans le corps des choses quand on est petit. Dans la scène que vous citez (le mariage de ma cousine), je portais une robe bleue canard, mon dieu, des chaussures vernies qui me faisaient mal aux pieds, et on m'avait donné une timbale pour que je fasse la quête dans l'église, une timbale doublée de feutrine, une douleur insonorisée. Le silence est partout dans mon histoire...jusqu'à la décision de ma grand-mère, la mère de mon père, d'abandonner le violon pour s'occuper de sa famille alors qu'elle était premier prix de conservatoire. Et, comme une pointe d'humour, le fait que mon grand-père ait inventé l'horloge parlante. Une horloge qui parle, dans tout ce silence... cette voix mécanique qui découpe le temps. Il y a mon silence, celui autour de la mort de mon père, le silence de ma mère pour nous protéger, mais aussi celui de mon père lui-même qui s'est arrêté d'écrire des romans pendant dix ans. C'est un long silence. Assourdissant pour un talent comme le sien.

*T : Dans un de vos précédents ouvrages, vous évoquez la citation de Kafka sur le silence des sirènes*

M.N : pour Kafka, lorsqu'Ulysse est passé, les sirènes n'ont pas chanté. Elles ont fait la grève du chant. Et bien sûr l'idée d'Ulysse, ligoté à son mât, ça ne tient pas la route si on réfléchit un peu : le chant des sirènes, c'est à dire « je vais te dire ton passé, ton futur, le savoir universel », ce n'est pas un artifice humain qui va déjouer cela, une petite ruse à deux balles, pas plus qu'un bouchon de cire dans les oreilles. J'adore ce texte de Kafka, il déplace les certitudes comme peut le faire Borges.

*T : Encore le charme du mutisme*

M.N : Le charme, oui, dans le sens magique du terme. Le silence peut aussi être un instrument de mort. Il y a une beauté, mais au risque de sa vie. Ce livre est écrit dans cette langue du silence. J'ai beaucoup enlevé, comme je le disais plus haut, beaucoup élagué. Cela aurait pu faire le double de pages ; Mais en me relisant, je me suis rendue compte, que oui, on pouvait se passer de beaucoup de choses. Laisser tomber. Abandonner pour aller à l'essentiel. En choisissant ce titre là, j'ai quand même décidé que l'important c'était les vivants. Moi, en l'occurrence, mon regard sur toute cette histoire, avec la complicité de mes frères et de mes enfants. Ce n'est pas très flatteur, ou joli de dire cela, mais cela correspond à la réalité du travail. Ce n'est pas un livre pour mon père... je me suis posé cette question au moment du titre. Papa ? Une référence au hussard bleu ? Non, car toujours ce père se dérobe, et ce qui reste, ce sont les points d'interrogation.

*T : Certains rêves sont très présents, surtout celui de « l'ogre »...*

M.N : J'ai collectionné des rêves d'une violence folle pendant l'écriture, de ceux dont on ne sort pas indemne. Le rêve de l'ogre.... Je l'ai retranscrit tel quel dans le livre. Mon père en ogre, perché sur un toit, tenant une carafe à la main dont il laisse tomber le bouchon qui se brise à mes pieds. J'ai écrit une chanson pour Jean Guidoni avec Jean Rouaud, d'après cette image. Elle traduit assez bien l'univers du livre, ce mélange de fable et de réalité. ( voir encadré)

*T : L'imaginaire de l'enfant se souvient aussi de Céline, qui l'aimait beaucoup...*

M.N Céline, petite fille j'avais une fascination pour lui. Je me souviens de la maison de Meudon et des élèves de sa femme, Lucette, qui enseignait

la danse, il y avait une vitre au travers de laquelle on distinguait leurs jambes, dans une porte, à hauteur de petite fille (ce qui me fait penser qu'il s'agit bien d'un souvenir, et non d'une scène recomposée). Il y avait une balançoire au fond du jardin et des chiens, des très grands chiens. C'était le paradis. Céline m'appelait sa petite mérotte, il me prenait sur ses genoux, est-ce que je m'en souviens ou est-ce que c'est ma mère qui me l'a raconté ? Je n'ai aucune image de ce genre avec mon propre père... Autour de lui, tout a été tu, ou tué, ou recouvert par une représentation trop brillante, celles des anecdotes venues du dehors, Antoine Blondin au commissariat de police, etc. Recouvert également par son talent, ce côté intouchable de l'intelligence. Après la mort de Céline, et celle de mon père, Lucette était venue chez nous. J'étais troublée, parce que Céline était aussi le nom d'un magasin de chaussures qui se trouvait près des Champs Elysées. Je trouvais cela incroyable, cette association. Je me revois dans mon lit, Lucette vient m'embrasser, elle est très élégante, elle me souhaite bonne nuit... Pour moi Lucette Céline, c'était la femme aux chaussures.

*T : Dans ce livre vous cherchez aveuglément la représentation de vous, l'enfant que vous étiez, la femme que vous êtes devenue et qu'il n'a jamais vue*

M.N Je cherche l'image de mon père avec tellement de bonne volonté, je me dis parfois, ma pauvre fille, qu'est-ce que tu peux être pathétique. Je me dis c'est fou de ne pas arriver à le voir, à l'imaginer ne serait-ce qu'une seconde, il s'échappe tout le temps... Y aurait-il un événement oublié qui ferait barrage à cette apparition ? En faisant ce travail de « reconnaissance », comme un père reconnaît son enfant, quelque chose a commencé à trouver sa place. Comme deux corps qui, à tâtons, se recomposent. Une espèce de colin maillard...